

CLAUDE KAYAT

**MOHAMMED
COHEN**

roman

ÉDITIONS DU SEUIL
27, rue Jacob, Paris VIe

1981

PREMIÈRE PARTIE

Tunisie

1

– Ô cher père, supplia ma future maman, permets-moi d'épouser Moïse Cohen !

– As-tu perdu la tête, Leila ? Ce Moïse Cohen doit être un Juif ! rugit grand-père, un Arabe du Sud tunisien, en s'arrachant le turban.

– Mais, cher papa, s'entêta ma mère, quelle importance qu'il soit juif ou musulman ? Ne sommes-nous pas tous aussi circoncis les uns que les autres ?

Grand-père aurait répondu qu'on ne saurait fonder une cochonnerie de mariage mixte sur un aussi minable détail. Que Juifs et Arabes s'accordassent pour abhorrer le porc n'arrangeait en rien les choses.

– Mais enfin ! Comment as-tu pu tomber amoureuse d'un Juif, ma petite Leila ? N'as-tu donc point de cœur ?

La malheureuse soupira profondément sans desserrer les dents.

Grand-père, cependant, ne permit point à un soupir de femme d'avoir le dernier mot. Il continua, dans un dialecte sud-tunisien des plus purs, à semoncer sa fille, l'exhortant à écouter la voix de sa faible raison féminine.

– Et tes futurs enfants, infortunée, y as-tu même pensé ? Si vous avez un fils, que Dieu nous en préserve, comment allez-vous donc l'appeler ? Abraham ? Isaac ? Jacob ?

– Je lui donnerai pour nom Mohammed, celui que tu portes, promit ma future mère pour apaiser le pieux courroux du vieillard.

Mais il ne se laissa pas corrompre si aisément :

– Allah ne m'a-t-il point assez châtié lorsqu'il m'affubla de sept

vauriennes de filles avant d'appeler ta valeureuse mère – que son âme repose en paix – en son saint paradis en raison d'une épidémie de typhus ? Faut-il de surcroît que Leila, la plus chérie de mes filles, épouse un Juif en l'automne de ma vie ?

Ma future maman objecta qu'elle n'y pouvait rien, que c'était écrit, mektoub ! le destin !

– Je décide moi-même du destin de mes filles ! Je m'en vais t'enfermer pendant mille et une nuits ! Jusqu'à ce que ton fol amour s'épuise de lui-même et, privé de son ignoble objet, dépérisse !

Grand-père, on le voit, incarnait l'éloquence et la poésie, car il était oriental et habitait un désert où les voix désertes sont fort prisées des multitudes. Ayant muni ma mère d'un luth afin qu'elle consumât sa jeunesse à chanter sa douleur, il l'enferma à double tour. Puis il enfouit la clé au plus profond de son burnous.

Si ma venue au monde, malgré mes vagissements, provoqua une telle liesse, c'est uniquement parce que je naquis nanti d'un sexe masculin et que les garçons, pour une raison obscure, sont fort appréciés, sous nos latitudes, des femmes comme des hommes. Ma mère tint absolument à honorer sa promesse et à respecter les coutumes : elle m'appela Mohammed comme son père récemment décédé. Elle espérait ainsi obtenir un pardon posthume de mon intransigeant aïeul qui succomba de douleur lorsque sa fille échappa aux dures réalités de la vie.

À mesure que le ventre de ma mère grossissait, mon futur père, devenu plus sérieux, témoignait d'un sentiment croissant de ses responsabilités. Il freina ses appétits de brillantine, employa ses maigres recettes à l'achat d'huiles plus comestibles. L'oncle Isaac avait jugé préférable de mettre fin aux expéditions commerciales de son jeune frère à cause des conséquences religieuses qu'elles pouvaient entraîner.

On offrit à mon père d'aider à tondre les brebis. Le travail étant simple, il accepta. Ainsi, peu avant ma naissance, grâce à son expérience des moutons et de la brillantine, il obtint un emploi dans un modeste salon de coiffure pour hommes. Maman se réjouissait : c'était moins épuisant que le vélo-taxi. Elle considéra l'avenir avec optimisme.

La nouvelle qu'on allait me prénommer Mohammed causa un effet de bombe parmi mes oncles et tantes qui n'osèrent en croire leurs pieuses oreilles. Non content d'avoir épousé une infidèle, mon renégat de père devait-il encore affubler sa progéniture de noms hérétiques ?

De la famille de maman ne nous parvint que le silence infini du désert. Mon grand-père avait rejoint ses ancêtres, et mes tantes et oncles maternels avaient définitivement rompu les ponts avec nous à cause de la religion et des antagonismes millénaires. Mes oncles Abraham, Isaac et Jacob, ainsi que mes tantes Solange, Mésa et Rachel entouraient le lit de ma jeune maman et se demandaient

pourquoi, par tous les feux du ciel, je devais m'appeler Mohammed alors qu'il existait un si grand choix de fort jolis noms hébreux et même français. Ces derniers, entourés du prestige de la Ville lumière, faisaient fureur chez les Juifs, Italiens et Maltais qui peuplaient le vieux protectorat.

En dépit de leur teint chocolat, mes oncles et tantes s'habillaient à l'européenne : ces dames forçaient leur corps plantureux dans des robes à grandes fleurs qui sentaient bon et se voyaient de loin, surtout Méssa qui, sans se presser, attendait son huitième moutard depuis déjà huit mois. Tante Solange, elle, ne pouvait avoir d'enfant à cause du mauvais œil et de l'impuissance des médecins. Les bras charnus des femmes tintaient, étincelaient au moindre geste. Lorsqu'elles les levaient, on voyait les aisselles fraîchement rasées. Les hommes portaient des chapeaux de feutre gris à l'exemple des vedettes de cinéma américaines des années trente. Abraham, mon plus jeune oncle, ne pouvait mettre son chapeau en semaine, car il portait alors en équilibre sur sa tête un grand plateau noir couvert de pâtisseries qu'il fabriquait chez lui et vendait dans les rues et les souks pour une bouchée de pain. L'oncle Jacob était bijoutier de son état, comme l'indiquait la large incisive d'or qui lui permettait des sourires éblouissants et un certain prestige auprès de ses confrères.

Dans l'intimité de leur foyer, surtout pendant les grandes fêtes, on voyait souvent ces messieurs se prélasser, vêtus d'une ample djellaba blanche, et humer avec délices un petit bouquet de jasmin qu'ils coinçaient derrière l'oreille quand ils ne pouvaient plus le sentir. Ils traînaient leurs pieds chaussés de babouches de cuir jaune à motifs de chameaux tout en agitant paresseusement leur éventail en feuilles de palmier tressées, au long manche ouvragé. Les jours de sabbat, ils ne s'éventaient qu'un certain nombre de fois. Au-delà de cette limite, cet innocent plaisir devenait un travail et, comme tel, tombait sous l'interdiction. Mes oncles arboraient d'honorables bedaines. Mon père, même s'il évoquait plutôt le fil de fer, était plus fort que ses trois frères réunis.

Autour du lit conjugal où je couchais avec maman, la tribu ingurgitait force couscous et maints gâteaux huileux et sirupeux de la main d'Abraham.

À l'ordre du jour : mon futur prénom. Isaac s'humectait le pouce,

feuilleter la Bible, suggérait Josué, David, Dan, Naftali, Gédéon, Samson, Samuel, Saul, Daniel, Jonas, Esaïe et Habaquq.

Solange, épouse de Jacob, parlait pointu même en arabe. Grande admiratrice de la France, elle proposa Olivier, Bertrand, Hubert, Hector, Jean-Marie et, pourquoi pas, Christian. Cette dernière suggestion fut rejetée avec horreur par Isaac qui perdait patience et s'emportait pour un oui pour un nom.

– Il ne s'appellera que Mohammed ! s'écria ma jeune mère.

– Mais pourquoi, chère Leila, pourquoi nous faire un pareil affront ?

– J'ai promis à mon père ! C'est sacré, non ? La prochaine fois que j'aurai un garçon, vous pourrez l'appeler comme bon vous semble. Même Ali si ça vous chante !

Tante Solange, qui avait l'intention de passer son doctorat en psychologie populaire, tenta d'expliquer à ma mère qu'avec un nom pareil, je m'exposerais sûrement aux tracasseries et des petits Juifs et des petits Arabes. Rien n'y fit.

Grand-père, qui ne pouvait voir si j'étais une fille ou un garçon, puisqu'il était devenu presque aveugle, se contentait de roter sentencieusement. Selon des sources ordinairement surabondantes, il avait magnifique allure dans sa belle culotte bouffante et son gilet aux entrelacs brodés, aux trente petits boutons de métal poli qu'on avait cousus là pour la frime. Ses cheveux blancs coupés ras dépassaient un peu de l'épaisse chéchia de laine rouge affublée en son milieu d'un gland de longs fils de soie noirs. L'usage de ce détail datait d'une vieille loi tunisienne qui l'avait imposé aux Juifs pour reconnaître les siens, car c'était difficile.

Grand-mère, elle, se trouvait dans la cuisine à cause de sa longue expérience dans ce domaine et de l'éducation féminine millénaire. Sur une photographie accrochée au mur, on pouvait la voir en pied devant un fond de nuages blancs et de palmiers artificiels plantés là pour l'occasion. L'aïeule portait de longs pantalons bouffants avec une garniture ajourée aux chevilles qu'entouraient deux gros jambelets de bronze. Une lourde coiffure en forme de casque, cousue de fils d'argent et de paillettes, sertie de verreries miroitantes, lui enserrait le crâne. Au-dessus de tout ce faste, pendait un long voile blanc pour la frime et non pour le visage, puisqu'elle n'était pas musulmane.

Isaac, suant d'indignation, tombait de son haut :

– Comment dire au rabbin qui va le circoncrire qu'on a décidé de l'appeler ainsi ? C'est à en mourir de honte !

– Bêtises, rétorqua ma jeune mère, faisant la sourde oreille.

– Leila, je t'offre cinq anneaux dix-huit carats si tu l'appelles pas comme ça, le pauvre gosse, proposa Jacob, toujours l'or à la bouche.

Maman, toutefois, ne marchanda pas d'une seule lettre. Mon heureux père, assis en silence, offrait à sa femme son soutien tacite, et lui non plus ne céda pas d'un traître mot. C'était le moins qu'il pût faire pour maman qui, pour lui, avait laissé son passé derrière elle.

Grand-père rota poliment après le couscous, déclara qu'il n'entendait pas se mêler à ces oiseuses controverses linguistiques et alla se coucher, car c'était l'heure de la sieste.

Ma mère repoussa de même les propositions de tante Solange qui la suppliait d'écouter à l'essai, sans engagement de sa part, un psychiatre américain d'origine juive, lequel, si possible en arabe, lui expliquerait les dangers inhérents à un dédoublement de la personnalité.

– Il s'appellera Mohammed. C'est à prendre ou à laisser, coupa ma mère.

En pleine confusion, intervint notre voisine Fléla Bchiri, juive née à Djerba quarante ans auparavant et plus grosse que tous mes oncles et tantes réunis. Sa graisse abondait dans tous les sens. C'était aussi une femme remarquablement brillante à cause de la sueur, bien naturelle sous nos chaudes latitudes. Elle nous apprit que Fatma Ben Chaaban, la sage-femme arabe du quartier, qui avait délivré ma mère, venait de se délivrer elle-même d'un petit garçon prénommé Hassan. Selon l'avis général, ce n'était là que justice et l'on offrit à Fléla de bons gâteaux à l'huile d'olive qu'elle prit bien garde de refuser à cause de sa ligne.

Quand le rabbin fit son entrée, avec sa barbe blanche et ses petits chanteurs, grand-mère brandit à bout de bras un kanoun plein de charbons ardents après y avoir répandu des poignées de pierres aromatiques d'aspect gommeux qui produisirent une épaisse fumée blanchâtre à bonne odeur de sainteté. Grand-mère et les autres femmes poussèrent par cascades de hauts cris gutturaux qui durent m'emplir de terreur, car je me mis à hurler avant même que le rabbin

n'entreprît de me tripoter la quéquette. Depuis ce jour mémorable, j'éprouve une légère crainte à l'endroit de ces cris que, longtemps, je trouvai déraisonnables et immodérés, sous l'influence de la civilisation occidentale où les hauts cris sont mal vus, malentendus et interdits de séjour. Ce vacarme éveilla grand-père. Il essaya en vain de voir son propre sang jaillir de ma bébette. On lui avait pourtant accordé l'honneur de me tenir dans ses bras et de m'écartier les cuisses pendant que je concluais, vagissant, mon alliance avec notre patriarche Abraham. Quand le rabbin apprit qu'il fallait à tout prix m'appeler Mohammed, il haussa les sourcils jusqu'au turban, laissa choir son couteau, mais s'acquitta de son douloureux devoir sans maudire.

Mes tantes et oncles continuèrent de bien se porter, de prendre du poids, d'acheter des dattes, de vendre des gâteaux à l'huile et de ciseler des bijoux pour les futurs mariés de notre ville, et je continuais de m'appeler Mohammed comme si de rien n'était. Dès que j'appris à m'asseoir et à voir la vie du bon côté, ma mère me montra une photographie jaunie mais souriante de son père, et je pus constater qu'en dépit du burnous et de la barbe fleuve, nous nous ressemblions comme deux gouttes d'eau.